

JOHANN SEBASTIAN BACH

1685-1750

Ψ Ψ Ψ Cantates BWV 27, 84, 95 et 161.

Dorothee Mields (soprano),
Matthew White (contre-ténor),

Hans Jörg Mammel (ténor),

Thomas Bauer (basse),

Collegium Vocale Gent,

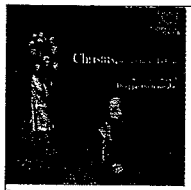
Philippe Herreweghe.

Harmonia Mundi HMC901969.

Ø 2007. TT : 1 h 02'.

TECHNIQUE : 8/10

DDDD



La cantate *Mit Fried und Freud (BWV 8)* aurait sans doute figuré au programme si Philippe Herreweghe ne l'avait pas déjà

enregistrée, les *BWV 161* (1716), 95 (1723) et 27 (1726) étant également composées pour le seizième dimanche après la Trinité. L'Evangile du jour conte la résurrection par Jésus du jeune homme de Naïn ; Bach pourrait simplement l'illustrer par un chant de louanges, il préfère à chaque fois le prolonger et mettre en scène l'espoir de cette mort dont le Seigneur nous délivre. En complément, la *BWV 84* pour soprano, hautbois et cordes détaille les bienfaits de la tempérance.

Petite révolution au Collegium Vocale, Herreweghe a tenu à réduire son effectif à trois chanteurs par partie (quatre auparavant) parmi lesquels comptent désormais les solistes. La couleur n'a pas changé pour autant, douce et fondue, et c'est autre chose qui déçoit, la routine, la demi-mesure des choix qu'une musique si dé-

terminée semble appeler, comme si le chef avait la tête ailleurs. Comment expliquer autrement que le hautbois débite aussi froidement la ligne lyrique du premier numéro de *BWV 84*, que l'alternance imagée du repos inquiétant et de la vie tumultueuse manque à ce point de fermeté dans l'air de basse de *BWV 27*, que la déploration « *Mein Verlangen* » (*BWV 161*) ait le souffle si court (et que Hans Jörg Mammel avale ses mots quand Equiluz les déclame et nous bouleverse), plus généralement que les instruments attisent si peu les rythmes et donnent quel que soit le tempo le sentiment d'un confortable *andante*.

La faiblesse des caractères contamine la construction. Dès le premier chœur de *BWV 27*, les trois couches sonores (ponctuations et soupirs des violons, nappes dissonantes des hautbois et choral) se mêlent paresseusement quand Hamoncourt ou Gardiner les articulent et génèrent une tension éloquente. Même constat dans l'air de ténor de *BWV 95* ; Bach ajuste aux cordes une mécanique d'horlogerie pour évoquer notre heure qui menace à chaque instant de sonner et contraste avec les appels impatients du soliste, « *Schlage doch, Schlage doch...* » : les pizzicatos se noient ici dans un flou agréable. Cette manière de désamorcer le potentiel dramatique de l'écriture culmine dans le chœur d'entrée de *BWV 95* : introduction riante en dialogue (hautbois/cordes), sur laquelle se greffe un début de choral, puis instruments seuls, à nouveau le choral, qui contre attente se fige sur des dissonances. « *Sterben* », et point d'orgue. Les voix reprennent, légères, « *... ist mein Gewin* ». Difficile d'imaginer un geste rhétorique qui joue aussi clairement la surprise – « la mort... est ma récompense ». Et difficile d'imaginer une lecture aussi placide – peu importe si Bach fait ensuite débouler un ténor solo avec des vocalises délirantes.

On restera fidèle au souvenir des grands Bach d'Herreweghe en oubliant ce disque, sans doute le moins inspiré de la série. Hamoncourt, Gardiner (qui réunissait *BWV 27, 95, 161* et 8 dans le Vol. VIII de son « *Bach Pilgrimage* ») et Suzuki (excellente *BWV 95*) comblent tous les goûts.

Gaëtan Nauelleau

Diapason, avril 2008